

Nicolas Zorbas

Le CAPA * et la formation des jeunes analystes

Le destin singulier que le traitement psychanalytique réserve aux symptômes psychiques est une réalité très vite repérée par plusieurs analystes des différents courants. Nous connaissons tous déjà le texte de Sigmund Freud « Die Frage der Laienanalyse » (« La question de l'analyse profane », 1926), texte majeur qui trace à la fois les limites, les objectifs de l'acte analytique et les conditions pour l'exercer. Dans ce texte, Freud relève de façon très claire la différence entre la technique psychanalytique et les autres techniques psychothérapeutiques : il va insister surtout sur les différences entre l'usage de la suggestion et le maniement du transfert.

En écrivant ce texte, Freud affirme sans équivoque sa position sur la formation du psychanalyste : l'accès à cette fonction est possible pour tous ceux qui ont effectué une formation nécessaire. Donc, cette fonction n'est pas réservée seulement aux médecins. Cette position a été également défendue par la Société hongroise (qui avait sa particularité ¹), accompagnée de quelques autres analystes, en opposition

* CAPA : Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes.

1 Judith Mészáros, « Le succès tragique de la psychanalyse européenne. "L'École de Budapest" », *Filigrane – Le Coq Héron*, volume 9, numéro 1, printemps 2000, Montréal, Québec : « L'Association Psychanalytique Hongroise était peut-être le groupe le plus multidisciplinaire de l'époque. Parmi ses membres il y avait naturellement beaucoup de psychiatres, un interniste (Lajos Lévy, devenu plus tard le médecin de la famille Freud), et des écrivains et poètes réputés (comme Ignotus et Géza Szilágyi). Elle comptait également parmi ses membres Manó Dick, le fameux propriétaire de la maison d'édition de la littérature psychanalytique en Hongrie, l'ethnologue Géza Róheim, qui a créé la discipline d'anthropologie psychanalytique, et le riche bienfaiteur de la psychanalyse, le chimiste et brasseur Anton von Tószeghy-Freund. Ernest Jones faisait lui aussi partie de l'Association Hongroise à cette époque. Cette pluralité professionnelle et culturelle était une manifestation essentielle de l'attitude de Ferenczi : une ouverture d'esprit interdisciplinaire. Ce climat a facilité l'acceptation positive précoce de la psychanalyse par les sciences humaines en Hongrie. »

avec le courant majeur de la Société psychanalytique internationale qui voulait réserver le métier aux spécialistes (les médecins et beaucoup plus tard les psychologues aussi), tout cela apparaît explicitement dans les arguments de ce texte de 1926. Par ailleurs, cette question est longtemps restée ouverte : elle a été débattue pendant au moins les trente années qui ont suivi. D'autres analystes ont soulevé le même problème en exposant leurs arguments et contre-arguments : Ferenczi, Jones, Bion, Balint, Lacan. Or, cette question semble réapparaître chaque fois que le discours dominant se rigidifie et demande des garanties pour l'accès à la fonction du psychanalyste.

Pour notre part, il nous semble que la question de l'analyse laïque n'est qu'une autre forme de l'étonnement que provoque le traitement de la jouissance par le discours psychanalytique.

Avec l'invention de l'inconscient et de la technique psychanalytique, une nouvelle proposition a été conçue, alternative aux deux pôles traditionnels de la canalisation des jouissances proposés historiquement par les sociétés. La psychanalyse ne s'inscrit ni dans un mouvement de suppression (le côté policier du traitement avec tous les dérivés : la psychiatrie avec ses hôpitaux et ses asiles, la justice avec la police et la prison), ni dans un idéal éducatif, conforme aux exigences du discours du maître de chaque époque. Le psychanalyste reçoit les plaintes des sujets concernant leurs symptômes, et avec les symptômes, on aperçoit que toute la jouissance du sujet ne marche pas au pas du discours du maître. Le psychanalyste accueille alors les sujets qui s'exceptent, il traite leurs plaintes en ayant comme but, dans un premier temps, de faire porter à ces sujets la charge d'une partie de la responsabilité de leur jouissance, sans la supprimer, que ce soit par oppression ou par rééducation. Suivre ce questionnement constitue une occasion pour le patient de saisir quelque chose de son désir. Nous ne pouvons alors nous mettre à la place d'un idéal, dans la série des idéaux proposés par la société : famille, école, Université, armée, milieu professionnel. Le mouvement pulsionnel de celui qui s'adresse au CAPA (en l'occurrence) fait question pour lui, exactement parce qu'il a été engendré dans des conditions qui échappent au discours de la science ou au discours capitaliste

Voilà en quoi la place de l'analyse profane nous semble particulière : parce qu'elle affirme, à travers le paradoxe de sa position,

que le psychanalyste, n'étant ni médecin, ni éducateur, ni curé, ni militaire, ni psychothérapeute, propose une autre issue pour la jouissance débordante des sujets. Autrement dit, l'analyste laïque incarne par sa place autre le destin autre que la psychanalyse réserve au traitement des symptômes. C'est probablement la raison pour laquelle les sociétés humaines ont du mal à ranger le traitement psychanalytique dans une de leurs actions prédéfinies historiquement. En outre, cela nous semble être la raison pour laquelle tout durcissement du discours du maître en politique conduit à la fragilisation des conditions d'exercice de la psychanalyse.

Actuellement, au moment où nos républiques occidentales se trouvent de moins en moins assurées dans leurs actions démocratiques, où les idées totalitaires font leur « retour en force » au sein de notre société, nous nous retrouvons devant un tel moment de fragilisation : à la suite d'un glissement sémantique, appuyé politiquement par des personnes malhonnêtes qui utilisent comme véhicule les sciences cognitives, une confusion s'installe entre ce qui est thérapeutique et ce qui est éducatif. Sous prétexte d'un cerveau-ordinateur, nous sommes témoins de propositions, parfois très violentes, de rééducation de la jouissance du sujet, propositions dissimulées sous le nom de « thérapies ».

Il était alors urgent que les psychanalystes répondent à ce fléau d'uniformisation. Les fondateurs du CAPA ont donné leur propre réponse avec la création du centre. Martine Menès, dans son texte « Le CAPA dans l'École, une parabole de la psychanalyse laïque », le souligne justement : « Les fondateurs du CAPA ont honoré le vœu de Freud de faire de la psychanalyse une discipline indépendante. Dès l'origine, les psychanalystes consultants furent issus de formation originelle variée, et de formation psychanalytique sérieuse, parfois longue, parfois plus récente. Ce qui a donné au CAPA d'emblée la double fonction de clinique et de formation. »

Il apparaît alors que le projet du CAPA comprend deux volets : d'une part, le centre constitue l'endroit où une clinique orientée par la psychanalyse peut encore s'exercer, et d'autre part il a comme ambition la formation des jeunes analystes dans la perspective d'une transmission.

L'entreprise paraît intéressante et les déclarations de principe s'avèrent fortement prometteuses. Mais qu'en est-il quant à l'application de ces principes initialement conçus et souhaités ? Quels constats pouvons-nous faire en réalité, après avoir participé si longtemps à cette expérience commune ?

Le CAPA assure sans doute l'acquisition d'une expérience clinique pour de jeunes analystes, contribuant ainsi à leur formation, les témoignages, oraux et écrits, de la totalité des intervenants le confirment. En théorie, cette expérience clinique devrait suffire d'autant plus qu'elle se réalise en combinaison avec la cure et les autres éléments de formation d'un analyste (contrôle, cartel, séminaire, Colège clinique).

Cependant, il nous semble que, dans la pratique, une vague insatisfaction plane au-dessus du CAPA. Les observations présentent un certain écart par rapport à l'idéal : l'équipe des intervenants du CAPA a produit très peu d'écrits pendant les années du fonctionnement du centre. Cela nous paraît être un indice. Les développements concernant : a) la clinique au CAPA, b) la population que le centre accueille, c) la condition de gratuité, n'ont jamais été discutés avec rigueur par l'équipe des intervenants. Il paraît, également, que les liens du CAPA et de l'ACAP-CL avec l'EPFCL-France n'ont jamais constitué l'objet d'une interrogation qui aurait pu porter ses fruits. Les présentations de cas, témoignant d'une réflexion sur la clinique, n'ont jamais eu lieu de façon systématique.

Il semble alors que les intervenants se trouvent avec de petits bouts de leur expérience sans réussir à les synthétiser. Bien évidemment, chacun d'eux a montré son sérieux et a effectué un travail personnel. Cependant, les développements cliniques des jeunes analystes du CAPA ont été ponctuels et isolés des débats qui animent l'École. Il nous paraît que les évolutions sont restées plus dans la sphère individuelle et moins dans le collectif ou dans le registre d'une contribution au débat d'École, laissant ainsi l'activité du CAPA dans une obscurité opaque pour tout observateur extérieur. Quelques écrits de temps à autre ne sont, de notre point de vue, que l'exception qui confirme le phénomène.

Ce phénomène alors, de quelle dynamique constitue-t-il la manifestation ? Il est indiscutable que le frottement avec les demandes des

patients et l'exercice d'une pratique qui se veut analytique mettent en relief les manques techniques, cliniques ou théoriques de chacun. Travailler sur cela pendant un contrôle est une chose envisageable pour chacun de nous. Mais la tâche devient délicate quand il faut exposer cela en public, pendant une réunion de CAPA, par exemple. Exposer son manque sous la lumière du jour suscite forcément des résistances ! Et pourtant, ce manque peut être l'occasion de repérer une place vide qui redynamiserait le transfert de travail.

Nous pensons que la création de n'importe quelle instance en rapport avec une École de psychanalyse (et le CAPA en est une dans laquelle participent de plus des jeunes analystes de cette École) doit aller de pair avec un outil de réflexion sur l'expérience commune. En effet, il s'agit d'un principe de critique interne et externe : quiconque fait partie d'une fonction devrait s'engager à analyser l'expérience commune de cette fonction. Cette voie nous paraît la plus adéquate pour mettre en relief les difficultés affrontées sur le terrain, tout en permettant une investigation et une éventuelle résolution de ces difficultés.

Dans le cas contraire, la clinique psychanalytique risquerait de devenir une répétition sans sens, provoquant ainsi la fermeture de l'inconscient dans sa rencontre avec le réel. Dans ce cas-là, l'insatisfaction et l'immobilisme risqueraient de dévitaliser l'action collective, et les lacunes de l'approche conceptuelle prendraient le dessus dans un mouvement de groupe, qui s'inscrirait dans un « vouloir ne rien savoir ». Finalement, sans cet outil de réflexion, le CAPA risque de devenir un étage complémentaire d'une bureaucratie déjà installée.

Pourtant, l'initiative d'une telle entreprise ne peut pas venir de la part de l'institution (de l'École ou de l'ACAP-CL), car cela donnerait corps à un Autre tiers qui se veut garant du fonctionnement analytique du centre. Les réponses institutionnelles devraient se limiter, de notre point de vue, à maintenir cette position vide et orienter le sens de l'action sans la diriger vraiment. Il nous semble que la responsabilité de la création de ce groupe de réflexion (que cela soit un groupe de travail, des cartels ou autre chose) appartient en entier aux analystes qui interviennent au CAPA. Le passé nous a démontré que les réunions mensuelles ne réussissent pas à remplir ce rôle. Une démarche qui pourrait sans doute venir de la part des intervenants du CAPA

ne préserverait-elle pas mieux leur position d'analyste à l'intérieur de cette expérience ? Cela, évidemment, n'exclut pas la participation dans ce travail d'analystes plus expérimentés, d'analystes membres de notre École. Ce pourrait d'ailleurs être l'occasion d'affiner les articulations et de les lier aux développements éventuels de l'École.

Il est alors étonnant que les initiatives prises dans ce sens dans le passé aient été si vite abandonnées. Pourquoi les jeunes analystes que nous sommes n'ont-ils pas pris parti jusqu'à aujourd'hui pour la constitution d'un groupe de réflexion qui permettrait l'élaboration de nos avancées et de nos impasses ? Et pourquoi, par ailleurs, n'avons-nous pas voulu interroger jusqu'ici ce qui a été l'après-coup de l'expérience du CAPA pour les collègues qui n'en font plus partie ?

Surmonter nos propres hésitations quant à cette entreprise peut être une excellente occasion de faire basculer nos idées préconçues, en essayant de mieux cerner les manifestations de l'inconscient et la part du réel dans les phénomènes psychiques, sur le terrain. Ce peut être également l'occasion de produire des idées nouvelles, des modes d'intervention clinique, conformes à la méthode psychanalytique et à son éthique en tant qu'expérience de discours. Et enfin, nous pensons que cela va de pair avec la question de la formation des jeunes analystes dans notre École.